

LE SERPENT

Réalisateur : Éric BARBIER

Sortie : 2007

La première image du film d'Eric Barbier est un choc. C'est une plongée vertigineuse avec en premier plan un triangle de béton. Tout en bas, minuscule, passe un être humain. On nous fait prendre de la hauteur pour mieux nous emprisonner par la suite dans la trame de l'histoire. Le scénario raconte un harcèlement et une vengeance exercés par Joseph Plender (Clovis Cornillac) sur la personne de Vincent Mandel (Yvan Attal).

Le véritable démon de cette histoire dont Plender est l'exécuteur à la fois testamentaire et criminel est la figure embaumée de la mère. Elle a développé une dépression grave après que son fils a été violé par un vagabond. Ce traumatisme elle l'a curieusement assimilé à sa personne et, par son suicide, elle a donné comme injonction à son fils de laver cette honte. Elle a écrit cet ordre sur le mur de sa chambre en omettant d'ajouter "dans le sang". C'est en effet ce qui va survenir puisque Plender meurt égorgé et que son sang jaillit à flot sur lui le lavant de cette honte mais par un effet de boomerang puisqu'il meurt alors qu'il s'était acharné à détruire en vain et son ancien camarade de collège Mandel, et sa famille et son entourage.

Ce qui différencie la psychose de Plender de celle de Norman Bates, le personnage du film d'Alfred Hitchcock, *Psycho*, c'est que ce dernier **est** totalement sa mère au point de la remettre en scène au quotidien, alors que Plender **est l'agent** de sa mère divinisée, chargé d'une mission vengeresse, donc détaché d'elle pour les besoins de cette cause jugée supérieure.

On n'évoque pas assez le rôle de la femme de Mandel qui, en instance de divorce, et par son aveuglement face aux événements qu'elle ne lit qu'en apparence devient la victime la plus parfaite de l'histoire.

Car en fait le rôle de bourreau et de victime circule de l'un à l'autre des personnages, Mandel a été le bourreau de Plender dans l'enfance, Plender devient le bourreau de Mandel à l'âge adulte, et revirement de situation, à nouveau, Mandel se transforme en bourreau du bourreau. A savoir comme le disait Baudelaire : « *Je suis la plaie et le couteau, et la victime et le bourreau* ». Plender et Mandel sont les deux faces indissociables du sujet humain avec ses pulsions de mort et de vie, de masochisme et de sadisme, de haine et d'amour.

Le premier plan vertigineux nous renvoie de même à la chute de cette jeune femme, complice de Plender, du haut de cet escalier monumental et qui en meurt. Cette séquence n'est pas sans renvoyer à nouveau à Hitchcock et à toutes les chutes, ou les vertiges que l'on trouve dans son œuvre : Chute du saboteur depuis la tête de la statue de la liberté (Cinquième colonne, 1942), Chute et mort de Judy Barton du haut du clocher (Vertigo, 1958), chute et mort de Léonard d'une falaise des monts Rushmore (La mort aux trousses, 1959).

Le rôle de la musique est prépondérant dans ce film. Chacun des deux personnages est annoncé par un thème. Implicitement la musique nous renseigne

d'emblée sur le climat d'une séquence. Elle annonce souvent et crée l'émotion par ce faire. L'effusion finale, liée au dégagement de l'angoisse, est une sorte d'hymne libérateur.

C'est parce que Mandel est capable de modifier sa position qu'il sera sauvé. C'est parce que Plender se pétrifie dans son comportement qu'il est comme un serpent qui ne peut muer. C'est ce que concluait Stefan Zweig dans son livre sur Nietzsche : « *Le serpent qui ne peut pas muer périt. De même les esprits que l'on empêche de changer d'opinions : ils cessent d'être esprits* ».

Jean-Pierre BARBIER-JARDET